

Il n'y a pas de vie plus agréable que celle de la villégiature, quand la société est souvent renouvelée. Il semble que les arrivants apportent dans l'atmosphère un courant de nouvelles et d'idées qui la modifient et la changent, comme il advient dans le salon quand on ouvre les croisées pour laisser entrer l'air frais du dehors avec la senteur embaumée des parterres.

Une résidence d'été où l'on reste entre soi, quelque aimable qu'on puisse être d'ailleurs, c'est presque un navire en pleine mer, navire couvert de verdure, il est vrai, qui a pour mâts les grands arbres où chantent les oiseaux, mais navire où l'on trouve toujours le même équipage.

Quand, au contraire, il y a va et vient, un flux et un reflux de visiteurs, la scène change, le dialogue varie à l'entrée de chaque personnage : ajoutez à cela la surprise de la bienvenue et l'émotion des adieux.

Les arrivants ont tous à répondre à cette question : "Qu'y a-t-il de nouveau," stéréotypée sur toutes les lèvres ? Quoi de plus charmant, en effet, qu'un esprit doucement agité dans un corps immobile, et qu'une imagination qui, au milieu du *far niente* de la villégiature, ouvre ses voiles au souffle des idées.

Celui-ci arrive de Québec ou d'Ottawa et raconte les rumeurs et les cancans les plus en faveur. "Il paraît, dira-t-il, que M. un tel va être lieutenant-gouverneur de la province de Québec." C'est justement l'homme pour ne pas faire de mal, dira un malin, peut-être un envieux. "Que ce serait drôle de voir Mme X* installée à *Spencer Wood*." "J'ai toujours cru, ajoutera une autre, qu'elle était destinée à faire une *gouvernante*."

Ce n'est pas là qu'il se fait le moins de malices aux eaux. C'est ainsi que tous les sujets se traitent et se succèdent et que, chacun, en jetant son mot dans la conversation, alimente la flamme du foyer.

D'autres dames qui arrivent des bains de mer racontent que le mauvais temps les en a chassées. La pluie les a empêchées de se mettre à l'eau.

— Soyons francs, mesdames, s'écrie un critique—cette fâcheuse espèce se glisse partout—ce que l'on tient le moins à prendre aux bains de mer, ce sont des bains. Qu'importe qu'on se baigne pourvu qu'on s'amuse ! Les bals, les concerts, les promenades—en calèches à la Malbaie,—les toilettes qui sont loin d'être négligées ; la mer, qu'il faut bien mettre quelque part aux bains de mer, forme le fond du tableau dont on ne s'occupe guère.

On accuse parfois les femmes d'être changeantes. Je trouve que c'est à tort. Elles aiment à changer de place, il est vrai, mais elles n'aiment pas moins à rester ce qu'elles étaient. On les voit aux eaux comme elles sont au bal. Elles apportent le même décorum, la même distinction et pas moins de toilettes. Une fois rendues là, elles se constituent en ville, ou plutôt en petite république.

On s'occupe de mode et de modiste. On s'interroge sur les modes nouvelles, sur les chefs-d'œuvre que préparent les faiseuses célèbres pour la saison où l'on va entrer, car la grande chose n'est pas de suivre les modes du présent, c'est de deviner celles de l'avenir.

Le suprême triomphe dans le royaume de la mode, nest-ce pas, serait de se mettre aujourd'hui comme on se mettra demain. La masse de cheveux qu'elles se remontent sur la tête commence à devenir de rigueur. A mesure qu'on grossit la tête des femmes, par une logique particulière qui est à l'usage de la plus belle moitié du genre humain, on diminue d'autant leurs chapeaux. De lilliputiens qu'elles étaient, elles vont devenir microscopiques.

Encore un progrès, ils deviendront invisibles. Il y a une chose qui m'a toujours étonné, c'est la facilité avec laquelle les hommes se transforment.

Vous avez vu, il y a quelques semaines, un juge, par exemple, siégeant avec toute la gravité possible. Vous rencontrez en villégiature un homme en blouse, pestant, tempêtant contre son chien Médor qui lui a fait manquer un gibier, dit-il,—est-ce le quatrupède ou le bipède qui est coupable—je ne résoudrai pas cette question.

Vous croyez être en face de quelque campagnard vieilli sous le harnais. Point. C'est cet excellent juge, qui, sans souci du rang qu'il tient à la cour, empoigne son chien par le collier, et contre tous les principes de la jurisprudence, exécute lui-même l'arrêt qu'il a prononcé, et administre à la pauvre bête une dure correction.

Ah ! si l'honnête Médor pouvait parler, comme il s'écrit : "j'en appelle."

Ce n'est pas ainsi qu'on récompense l'amitié. Donner des coups pour des bons offices ! Il faut que je le dénonce au shah de Perse qui, lui, entend l'amitié bien autrement, car le télégraphe annonçait ces jours-ci qu'il a envoyé au Jardin des Plantes, à Paris, un couple de petits chameaux d'une race extrêmement rare et dont la taille ne dépasse pas celle d'un poney. Ce bon shah en envoie deux à la ville de Paris. Les petits chameaux entretiennent l'amitié.

FERNAND.

LA CHASSE A LA TARENTULE

SOUVENIR D'UN VOYAGE A SANTA FÉ, NOUVEAU MEXIQUE

(Suite et fin.)

En bon militaire il nous entretint de ses nombreuses campagnes, ayant soin d'appuyer sur le fait qu'il avait commencé sa carrière comme simple soldat dans les rangs pour arriver aujourd'hui à être capitaine. Il nous montra les nombreuses médailles qui le décoraient, comme preuve de sa bravoure et de sa vaillance ; tout cela dit avec une simplicité de langage exempt d'amour-propre et de vaine gloire.

Le capitaine avait fait plusieurs campagnes dans le Mexique. Homme d'éducation et esprit observateur il nous donna d'intéressants détails sur la flore et la faune de ce beau pays. Je me rappelle encore la description étonnante qu'il nous fit de son expérience avec la *tarentule* et le *vampire*, deux insectes malfaisants qu'on rencontre assez communément dans ces contrées, et il finit par nous recommander fortement, par simple mesure de précaution, de ne jamais nous coucher sans avoir soin de bien fermer nos fenêtres.

Après avoir fumé un *Londres*, un véritable Havana celui-là, et dégusté quelques verres de Mumm ou de Pomray, nous nous séparâmes comme des amis de vieille connaissance ; tant il est vrai qu'il n'y a rien comme un petit verre de bon champagne pour cimenter les nouvelles amitiés.

Nous nous rendîmes à notre hôtel, après avoir (par simple curiosité) visité une ou deux maisons de jeux *des plus aristocratiques*, où l'or et l'argent sont étalés en profusion sur les tables, mais toujours protégés par deux superbes revolvers à sept coups.

Nous causâmes longtemps des nombreuses aventures de cette mémorable journée, sans oublier les charmantes conquêtes que nous avions faites au bal militaire, puis, le sommeil

nous gagnant, mes deux compagnons se mirent paisiblement au lit.

Suivant une antique coutume, que je dois à ma bien-aimée mère, je m'agenouillai pieusement dans un des angles de ma chambre, pour faire une bonne prière du soir, avant de reposer mes membres fatigués. La brise du soir entra par douces rafales dans notre chambre, dont les fenêtres étaient restées ouvertes, et nous apportait les senteurs parfumées des mille fleurs qui ornaient le parterre du "Palace Hotel." J'étais religieusement absorbé dans mon pieux entretien avec mon créateur, quand je fus distrait par un bruit particulier, qui n'avait rien de rassurant, mais qui me sembla comme le battement d'ailes d'un oiseau quelconque. Je terminai tranquillement ma prière et me levai en faisant mon dernier signe de croix, jugez de ma surprise de voir mes deux compagnons de voyage assis sur leurs lits, la figure empreinte d'une expression d'angoisse et de terreur que je ne leur connaissais pas depuis notre départ de Montréal. Tous deux avaient l'index de la main droite sur leurs lèvres, et simultanément ils me firent entendre un "Chut !!! Chut !!!" qui me cloua à ma place.

— Mais qu'y a-t-il, expliquez-vous ?

— Chut !!! Chut !!!..... Une tarentule !!!..... Un vampire !!!..... Nous l'avons vu.

— Mais où ? où ? Répondez et agissons.

— Derrière la toilette, nous l'avons vu se poser sur ce meuble.

Vous l'avouerez, je, en présence d'une affirmation si positive, je sentis tout mon courage m'abandonner, mes rares cheveux se hérissèrent sur ma tête, et je ne tardai pas à éprouver cette sensation si désagréable, quand on a peur, et qu'on appelle *la chair de poule*. Et cependant il fallait agir, et agir sans perdre une minute.

Le conseil de guerre fut de courte durée et il fut décidé à l'unanimité qu'on commencerait l'attaque de suite ; mais avec quoi nous n'avions pas d'armes pour cette chasse d'une nouvelle espèce. Soudain il me vint à l'idée que précisément ce jour-là j'avais acheté deux flèches des Alpaches, et armé de ces deux armes meurtrières je m'avançai plus ou moins bravement vers le bureau de toilette, suivi de mes deux compagnons de chambre, dans un costume primitif qui était peu propre à nous protéger contre la pique d'une tarentule ou d'un vampire.

Avec une précaution extraordinaire mes deux amis éloignèrent la toilette de la muraille, tandis que moi, armé de mes deux flèches, les yeux grands comme des piastres mexicaines, j'attendais le moment favorable pour transpercer notre ennemi en le fixant sur le bois du miroir avec ma flèche. Enfin je vise, avec soin,..... je lance ma flèche,..... mais fatalité des fatalités je manque le but, et prompt comme l'éclair mon animal s'élance au plafond en décrivant des cercles concentriques autour du seul bec de gaz resté allumé, en nous donnant l'occasion de voir sa forme et sa couleur, ce qui était loin d'être rassurant.

Mes deux compagnons couraient dans la chambre comme des insensés, comme des gens déjà atteints de "tarentisme." J'avais beau leur crier "mais attendez donc, tâchons de saisir notre proie." Ils étaient sourds à ma voix.

La peur est quelquefois bonne conseillère, elle vint généreusement à mon aide dans cette circonstance critique. Prompt comme la foudre je saisis ma serviette, et chaque fois que l'animal passait au-dessus de moi je la lui lançais avec un courage digne d'un meilleur sort. Enfin après cinq ou six efforts infructueux, j'eus l'inexprimable plaisir de voir retomber ma serviette entraînant mon animal à sa suite.